

Voici le *memorandum* que renferme la pierre angulaire de la nouvelle église de St. Timothée.

Anno Domini et 1^{mo} octingentesimo quadragesimo quarto;
Die Vigesimâ septimâ Junii;

Gregorio decimo sexto Summo Pontifice;

Ignatio Bourget, Episcopo Marianopolitano;

Victoriâ Alexandriâ Uniti Regi Angliæ Regiâ;

Hanc provinciam gubernante Sir Ch. Th. Metcalfe;

J. O. Archaubault Injusce parochæ pastore;

Colvère, Episcopi et Sacerdotis viri d'opitate et liberalitate insignibus

Hujusmodi ditons dominium possidentibus;

H. Georgio W. K. Field Bencharois populi jurium defensore;

P. Bongie Matriculario gerente;

T. et J. B. Beauchaud hanc ecclesiam edificantibus

Hanc primarium lapidum J. Z. Carron, V. G., benedixit;

D. D. P. Archambault, V. G., Steph. Lavoie, Can., Brassard et Falvey, assistentibus.

La tragédie canadienne du *Jeune Latour*, par le jeune Lajoie, que l'*Aurore* vient de publier tout au long qui est à vendre à son bureau, et dont cette feuille a fait un si éloquent et si bel éloge, nous paraît montrer dans ce nouveau favori des muses, beaucoup de disposition pour la poésie. Cependant, comme il nous est pénible de voir les véritables talents canadiens exposer leur réputation et que nous craignons qu'il n'en puisse être autrement s'ils livrent leurs productions à la publicité, sans avoir pris le tems d'y mettre la dernière main, nous croyons devoir dire que nous aurions préféré être privé encore quelque tems du plaisir de posséder cette ingénieuse tragédie, que de la voir paraitre avec les peñes in perfection et les fautes de typographie, que nous avons eues y remarquer. Tout en nous permettant cette remarque, nous prions l'auteur de vouloir bien croire que nous ne prétendons pas nous permettre de censurer sa pièce, encore moins de la déprécier, puisqu'elle a de beaucoup surpassé notre attente, mais nous croyons que ce serait lui rendre un mauvais service que de lui donner à entendre qu'elle est sans défaut, et qu'il lui était impossible de faire mieux, s'il eût eu le loisir de remettre son ouvrage vingt fois sur le métier. Malgré cela pourtant, nous espérons que ce premier essai sera accueilli favorablement du public, et que les amis du *Parnasse*, surtout, ne manqueront point d'encourager convenablement une jeune muse qui promet tant pour l'avenir.

Nous devons dire un mot à nos lecteurs sur certaines productions littéraires, étrangères et indigènes qui, depuis quelque tems, occupent une partie de la presse française du pays. Nous devons reconnaître à la louange de certains correspondans canadiens que leur conduite et leur potémique dans cette circonstance n'ont pas été moins sages, impartiales, utiles et élégantes que judicieuses, convaincantes, morales et religieuses. Nous devons avouer que nous aimerions à en voir donner autant à tous ces nouveaux ménestriers qui viennent à tour de rôle rançonner le pays chaque année. M. de Lirac vient, grâce à Dieu, de laisser le Canada avec un succès dont nous aimons à le croire peu flatté, quoiqu'il ne soit encore que trop grand. Pour mieux comprendre ce dont il s'agit, nous devons nous en presser de dire que le dit M. de Lirac est un des directeurs d'une brochure qui se publie actuellement à Paris, en forme de pamphlet, sous le titre d'*Echo des Feuilletons*. C'est un recueil de ces fictions séduisantes et souvent licencieuses, dont le moindre mal est d'émouvoir l'esprit et de secher le cœur. M. de Lirac était pourtant venu parmi nous avec le louable dessein d'y enjurer les mœurs, tout en voulant y introduire le goût de la belle littérature. Car on doit bien se garder de croire que c'était pour de l'argent. Comment en effet, serait-il parti du centre de la civilisation, où ses romans font fleurir, s'il n'avait été animé par la pensée qu'il venait améliorer et adoucir le sort et les mœurs de pauvres malheureux sauvages, dont la barbare indifférence et l'ignorante opposition à ses vues désintéressées et philanthropiques, ont pu seules, sans doute, retarder et paralysier sa bienfaisante incursion parmi nous. Nous aimons à croire qu'on finira enfin par appéhender à leur juste valet tous ces aventuriers audacieux et vaineurs, que l'honnêteté et la franchise de nos concitoyens sont toujours tentés de croire précieux et sincères, et qui ne sont pour tant presque toujours que des impies licencieux et des gâte-métiers présomptueux, qui ont été nos au rebut dans leur pays, et qui viennent chercher fortune parmi nous, pour s'en rare ensuite s'ils réussissent à nous allécher. Heureusement, il n'en a pas été ainsi pour M. de Lirac, quoique certaines feuilles du pays se soient d'abord encore laissées prendre au

leège. Nous ne pouvons nous empêcher d'exprimer la satisfaction que nous avons ressentie, quand nous avons vu signaler le danger de l'*Echo des Feuilletons* et des romans en général, avec une supériorité de raison et de logique, qui ne peut manquer de porter son fruit tôt ou tard.

Il serait à souhaiter que le jeune Canadien, qui se propose de publier ses *Fictions de 1812*, eût employé des tactes à quelque chose de plus utile qu'à un roman et que le choix d'un semblable genre ne mît un grand nombre de ses concitoyens dans l'impossibilité de lui accorder leurs suffrages et leur encouragement. On se plaindra encore que les Canadiens n'encouragent et ne favorisent ni point les talens et les productions du pays, mais on voit reconnaître aussi qu'ils en ont souvent sujet. Il nous semble que c'est bien déjà assez de payer bien chère pour avoir de la bien médiocre marchandise, sans être obligé de la prendre encore lorsqu'elle est empoisonnée.

Voici la conclusion de la polémique qui a eu lieu au sujet de l'*Echo des Feuilletons* dont nous avons parlé plus haut.

Monsieur le Redacteur.—L'*Echo des Feuilletons* a excité une discussion qui doit avoir une issue claire pour tout le monde.

C'est l'occasion pour chacun d'en se prononcer franchement. La bonne foi et la vérité le réclament. M. le Redacteur du *Journal de Québec*, déjà donné l'exemple de la bonne foi; parce qu'il aime la vérité. Ce n'est pas la première fois que ce Monsieur s'honore de la sorte. Il continuera sans doute; la carrière éditoriale, tantôt rapale comme la pensée, lui fournira souvent de nouvelles occasions.

Mais que va dire M. de Lirac de la réplique qu'il a si maladroitement envoyée? Vast-il lui nommer son monde? A ces que feront à la chose les uns épris de quelques prêches de Paris et de Montréal? Surpris peut-être, ces hommes graves ne lisent pas ce qu'on prend qu'ils approuvent. Ou s'ils le lisent, c'est pour gémir sur la prostitution du talent dans les siècles de lumière. Mais admettant même qu'ils lisent ces épigrammes du crime; que! que soit leur motif, M. de Lirac a mauvaise grâce d'appuyer sa thèse sur des témoignages si peu prononcés, quand il sait si bien que personne ne conteste la réprobation qui s'est élevée en France, l'année dernière, contre la littérature honnête des Feuilletons. Une éclipse de cette trempe, en Canada, serait le dernier fléau que le pays eût à redouter. On vante la belle jeunesse canadienne. On dit sur tous les tons son goût pour les arts, les sciences, la gloire et la vertu. Hélas! ouvrez-lui à deux mains la *Semaine Littéraire*, les *Jolies Nouvelles*, l'*Echo des Feuilletons*, enfin tout ce que manufacture puicelle que les romanciers français alimentent avec un talent si déplorable; et votre brillant jeunesse pâtra bientôt. Sur ce point, bien des gens graves pensent que nos jeunes canadiens n'en savent déjà que trop. M. de Lirac voudrait-il faire rééditer en Canada les scènes qui descendent et déshonorent la France, et qu'on prodames les charmantes leçons des Feuilletons? Nous envions-il la gloire des drames du Pont-Neuf, du Bois de Boulogne, des estamibats et des coulisses?

N'y a-t-il que le duel et l'écrème des plus mauvaises passions qui puissent créer des "pépétités" palpitantes d'intérêt et de charme? Non, M. de Lirac, l'est une autre manière d'intéresser que votre école ne connaît point. Quelqu'un veut vous parler, même avec de bonnes intentions, est trahi par le vice du principe d'où il part. Et quoiqu'un certain "prospectus" canadien ait pu dire dernièrement, par une idée de jeune homme, que la morale des Feuilletons l'emporte sur celle du moraliste; il restera à prouver par tous les romanciers du monde qu'ils ne sont pas la cause de la ruine des talens comme de la vertu. O! oui, malheur à tout esprit qui boit à cette coupe empoisonnée. S'il est canadien, enfant d'une terre où Dieu et l'homme se connaissent le mieux, comment voudrait-il se résoudre à voir s'affaiblir, dès les premiers jours de la vie intelligente, ces liens si solides et si sûrs qui l'unissent au ciel et aux plus belles destinées de la terre? Qu'une jeunesse vide de principes, ou vague et flottante dans ses croyances, ait besoin d'émotions bizarres et de délire, malheur de nos temps à fait croire à cette monstrueuse vérité. Mais qu'il faille s'abandonner à ce régime lamentable une jeunesse qui doit savoir une autre source d'émotions pures, dignes de sa foi, d'elle-même et de son religieux pays; voilà ce que ni M. de Lirac, ni ses innombrables lecteurs de Feuilletons ne sauront établir logiquement.

Je finis dernièrement dans l'*Echo des Feuilletons* la meilleure peut-être de ses leçons. Il s'agissait d'une jeune jolie veuve. Ce n'était pas tout-à-fait du reste la veuve de l'évangile; car viennent à sa suite "siout nos est," deux amans, on rendez-vous, une charade de familles, un duel, etc; et puis après des consolations à la façon de Barbarie.

NOUVELLES RELIGIEUSES.

FRANCE.

—M. l'abbé Marin vient d'adresser la lettre suivante à la *Sentinelle de Toulon*:

"Monsieur le Redacteur,

"On raconte diversement en ville un fait qui s'est passé le 22 juillet dernier dans la maison de refuge dite convent du Bon-Pasteur. Un article que vous reproduisez dans votre feuille d'avant-hier renferme quelques inexacétudes de détail qui exagèrent le merveilleux de cet événement. Ami de la